CULTE DU 1er NOVEMBRE 2026
Temple de MONTROUGE

LECTURE DE LA BIBLE : Psaume XLVI (traduction L. SEGOND, ajustée)

1 Du chef des chantres. Des fils de Coré. [Pour voix de] jeunes filles. Chant.
2 Dieu est pour nous un refuge et une force, un secours qui ne manque jamais dans les détresses.
3 C'est pourquoi nous sommes sans crainte quand tremble la terre, et quand chancellent les montagnes au cœur des mers,
4 Leurs eaux grondent et écument, les montagnes tremblent lorsqu'elles montent. Pause.
5 Mais Il est un grand fleuve dont les canaux réjouissent la cité de Dieu, sanctuaire des demeures du Très Haut.
6 Dieu est au milieu d'elle : elle n'est point ébranlée ; Dieu la secourt dès l'aube du matin.
7 Des nations s'agitent, des royaumes vacillent ; Il a fait entendre sa voix, la terre a tremblé.
8 L'Éternel des armées est avec nous, le Dieu de Jacob est pour nous une hauteur. Pause.
9 Allez, et contemplez les œuvres de l'Éternel, les stupeurs qu'il a établies sur la terre !
10 Faisant cesser les combats jusqu'aux confins de la terre, Il brise l'arc, rompt le javelot et consume par le feu les chars de guerre.
11 Cessez, et sachez que moi, Dieu, Je suis élevé parmi les nations, Je suis élevé sur la terre.
12 L'Éternel des armées est avec nous, le Dieu de Jacob est pour nous une hauteur. Pause.

PRÉDICATION : Mieux qu'un rempart, du refuge à la rencontre…

En ce dimanche de culte de la Réformation, il me semblait intéressant de réfléchir au psaume 46 et à sa célèbre paraphrase par Martin Luther, « Ein feste Burg ist unser Gott », que nous connaissons mieux sous le titre « C'est un rempart que notre Dieu », et que nous allons chanter tout l'heure.

Le psaume 46 semble avoir été écrit à la suite d'une des défaites subies par Israël contre ses voisins hostiles. Le propos martial y prend le contrepied de la réalité : certes Israël est vaincu, mais son Dieu, l'Unique, surpasse par sa puissance et sa protection toute divinité tutélaire que vanterait ses ennemis. En d'autres termes, même dans la défaite, Dieu est là pour guider son peuple vers l'avenir, dans la promesse inébranlable du salut. Certains liront ici du déni, d'autres une forme d'angélisme, mais peut-être peut-on aussi accepter l'expression d'une foi sincère et profonde, d'une espérance chevillée au corps et à l'esprit, face à la perte et au vide.

La paraphrase rédigée par Luther entre 1527 et 1529 reprend cette idée de protection, mais dans une dimension pour le moins belliqueuse et offensive. Ce n'est plus un chant conjurant la défaite, mais véritablement un hymne guerrier. Faut-il vraiment s'en étonner ? Une vaste insurrection rurale connue sous le nom de *Guerre des paysans* s'est soulevée dans plusieurs états du sud du Saint-Empire romain germanique, sur fond de revendications religieuses et sociales. Après deux ans de troubles, elle vient finalement d'être réprimée dans le sang. Mais ce n'est pas terminé… Lorsqu'il écrit ce choral, Luther sait pertinemment que d'autres luttes fratricides ne manqueront pas de survenir. Le désaccord assez violent entre l'ancien moine de Wittemberg et son confrère Zwingli, réformateur à Zurich, donne aussi le ton en interne. Nous avons affaire à des hommes de leur temps, de leur époque, avec toutes les turbulences que cela suppose et, soyons clairs, les réformateurs n'étaient certainement pas des enfants de chœur, de cela aussi, il faut être bien conscients lorsqu'on considère les choses aujourd'hui.

Mais repartons du psaume…

Notons d'abord que ce n'est pas un psaume de David, mais que les rédacteurs indiqués sont les fils, du moins la descendance de Coré, lévite qui s'opposa à Moïse pendant la traversée du désert. Coré paya de sa vie cette rébellion, mais ses fils, ayant conservé leur foi, survécurent. De la lignée de l'un d'eux naîtra le prophète Samuel. Toujours dans la formule introductive du psaume, la destination d'un tel sujet guerrier à des voix de jeunes filles peut surprendre, sauf à vouloir volontairement placer en décalage le fond et la forme, peut-être justement pour dire autre chose que ce à quoi l'on pourrait s'attendre, mais ce n'est qu'une hypothèse.

« Dieu est pour nous un refuge et une force, un secours qui ne manque jamais dans les détresses ». Un refuge, une force, un secours… Mais pas une « forteresse » ou un « rempart » comme le chantent le choral de Luther et sa version française. La perspective d'un lieu de soutien et d'abri qui n'est pas nécessairement entouré de murs change d'emblée la lecture de cette phrase. La muraille est une construction protectrice humaine, dont Luther projette ici sur Dieu les modalités. Pour se protéger, l'humain construit volontiers des murs, autour de lui, autour des autres… Certains sont temporairement solides, d'autres sont rapidement brisés, d'autres sont même des murs de la honte, comme il y en eut à Berlin ou comme il y en a encore en Israël ou à la frontière mexicaine… Au contraire, la protection de Dieu, bien présente, n'en est pas moins immatérielle. Le refuge que Dieu nous offre, ce lieu où l'on se sent en sécurité, c'est peut-être en nous-mêmes et dans la relation qu'il faut le mobiliser… Non pas pour construire des murs ! Mais bien pour surmonter les détresses, qui ne manquent pas, dans nos existences.

Le psalmiste affirme au verset suivant sa confiance en Dieu face aux bouleversements de la nature, dont la plupart sont tout aussi mystérieux que non maîtrisables à l'époque de la rédaction : « quand tremble la terre, et quand chancellent les montagnes au cœur des mers, leurs eaux grondent et écument… » Force est de constater qu'aujourd'hui, l'humain est de plus en plus responsable des perturbations environnementales qu'il subit. La confiance doit

demeurer, incontestablement, mais elle ne nous dédouane pas d'agir pour prévenir, bien au contraire.

Les eaux du fleuve de la grâce irriguent la Cité de Dieu, Jérusalem, ou dans un sens métaphorique plus large, la communauté des croyants. C'est la même image que l'on retrouve par exemple dans *L'Apocalypse selon Jean*.

« Des nations s'agitent » ... Entre elles ? À l'intérieur d'elles-mêmes ? « Des royaumes vacillent » ... Pour quelles raisons ? Et sur qui règne-t-on ? Sur l'autre ? Sur soi-même ? En peu de mots, tension et complémentarité entre individualité et altérité, entre cohérence interne et relation, sont palpables. À la voix de Dieu, la terre tremble. Plus qu'une idée de peur, il y a ici une idée de réaction, de mouvement voire de transformation à l'écoute de la Parole, à travers un verbe hébreu qui signifie aussi « fondre ».

Agir, se transformer, mais certainement pas fuir devant Dieu ou être détruits par lui. Dieu n'est pas contre nous, il est avec nous. L'Éternel des armées, ne nous y trompons pas, c'est l'Éternel des étoiles, des multitudes célestes, qui nous ouvre à une compréhension de l'inaccessible, de la transcendance, et nous porte dans la hauteur, en un lieu qui nous protège, mais qui n'est ni fermé ni enfermant.

C'est l'exact contraire du repli sur soi, de la dépendance ou de la réclusion qu'exhorte avec conviction le verset 9 : « Allez », sortez, « et contemplez les œuvres de l'Éternel » ... Le refuge est utile pour prendre du recul, pour un temps, mais l'essentiel n'est-il pas ensuite de vivre la grâce offerte ? « Les stupeurs » dont il est question sont souvent traduites, à tort, par « ravages ». Peut-on et doit-on croire en l'action d'un Dieu qui ravagerait, qui détruirait ? C'est hors sujet, ni plus ni moins. Mais alors, pourquoi Dieu stupéfie-t-il l'humain ? Parce qu'il fait cesser les combats, qu'il les arrête, qu'il les fige. Il en a le pouvoir incommensurable, pour peu que l'humain l'entende et le reçoive. Des combats… Mais contre qui ? « Ne nous trompons pas de bataille », avais-je titré une prédication sur le psaume 68, il y a quelques années… Dans le psaume 46, cette même prudence s'impose… Le combat à engager n'est-il pas d'abord un combat en nous-même ? Dans sa paraphrase, Luther convoque d'ailleurs Satan, « le Prince de ce monde » dans l'adaptation française… Qu'on se le dise, ce *diabolos* n'est pas une entité externe qui s'oppose à Dieu, c'est bien la désunion, la division en nous-mêmes. Origène, au IIIe siècle, avait déjà bien compris, je cite, que « chaque pécheur allume son propre feu » ...

Les deux armes évoquées ensuite dans le texte sont tout à fait intéressantes. L'arc, d'abord, avec un mot qui est exactement le même que celui utilisé dans la Genèse (9,16) pour désigner l'arc en ciel par lequel Dieu fait alliance avec Noé, s'engageant ainsi à ne plus détruire l'humanité par le Déluge. L'arc en tant qu'arme humaine peut alors être lu comme le contraire de cette alliance, l'impossibilité de l'humain à contenir sa force de destruction. Mais l'action de Dieu peut, elle, briser cet arc. Quant au javelot, tout comme la flèche de l'arc, c'est une arme de jet. L'acte de destruction (de l'autre) n'est assuré et assumé qu'à une certaine distance, dans une prise de risques réduite. Dans l'Orthodoxie chrétienne orientale, la lance symbolise d'ailleurs la séparation entre des êtres ou des choses

dissemblables. Autant dire que l'évocation de ces deux armes n'est pas nécessairement flatteuse pour l'humanité…

« Cessez et sachez que moi, Dieu, Je suis élevé parmi les nations, Je suis élevé sur la terre ». Oui Dieu est au-dessus de nos agitations, de nos vacillements, il est au-dessus de l'inconstance et des dérives humaines, et il nous appelle à prendre avec lui de la hauteur.

Nous voyons donc bien qu'un chant que l'on pourrait prendre au premier degré pour l'hymne de ralliement de troupes armées – le risque en est d'autant plus fort avec Luther et sa traduction française – se révèle en réalité éminemment pacificateur. La Parole de Dieu nous rassemble à nous-mêmes, nous rassemble entre nous, elle nous offre la possibilité d'une relation pacifiée à soi-même et aux autres, en réciprocité.

Le message n'est pas nouveau, me direz-vous, mais s'il a été réitéré à maintes reprises, sous bien des formes au cours des siècles et de millénaires qui ont suivi la rédaction de ce psaume, c'est peut-être bien pour tenter, malgré tout, de répondre à l'incapacité persistante de l'humain à l'intégrer et à le vivre. L'humain, par son manque de foi, cherche trop souvent à se protéger lui-même, d'une mauvaise façon, en recherche d'une maîtrise absolue. Ses « forteresses de certitudes » (pour reprendre une expression de Paul Tillich) deviennent alors de lieux de d'isolement, d'emprisonnement, de domination… Repli sur soi, communautarisme, dérives identitaires, tentation de fabriquer du commun à tout prix… Toutes ces formes d'auto préservation en sont le ciment. Et pas seulement à l'échelle collective mais aussi dans le quotidien de notre individualité : ces paroles que nous n'échangeons pas, ces regards que nous n'accordons pas, parce que l'autre nous renvoie une image qui met à mal notre cadre de référence et notre sentiment de sécurité intérieure… Toutes ces fois, dans des situations souvent assez ordinaires, où nous bloquons d'emblée la relation, au lieu de nous poser d'abord une question pourtant simple et pragmatique : qu'est-ce que je risque ?

Dieu est un refuge, une force, un secours. Il protège sans enfermer. Nos propres remparts, eux, ce sont les certitudes, des habitudes, des identités auxquelles nous nous cramponnons pour ne pas risquer la rencontre. Ils nous rassurent, mais peuvent aussi nous isoler. La confiance en Dieu nous offre, elle, un point d'appui pour repartir, sur des chemins nouveaux, en prenant de la hauteur, loin de l'agitation et du désir de maîtrise. « L'Éternel est avec nous, il est pour nous une hauteur », il nous élève à notre tour et nous remet en mouvement. Dieu ne nous sépare pas du monde, mais nous donne la liberté d'y entrer sans avoir à nous protéger de tout. Il ne construit pas un mur entre nous et les autres. Il nous rend capables de risquer la confiance, et d'avancer dans la joie, parce que vous, moi, nous, … nous nous savons accompagnés.

AMEN

Hadrien OLÉON-PERRIN